

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc.. have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: La pagination est comme suit : [49] - 60 p. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

ABONNEMENT.

Ce Journal paraît le JEU-
DI, par cahier de 12 pages,
double colonne, formant un
volume de 624 pages de
matières à lire.

PRIX POUR L'ANNÉE

CANADA.....\$2.00
ETATS-UNIS...\$2.20
EUROPE.....\$4.00

DIEU.—PATRIE.—FAMILLES.

LE

FOYER DOMESTIQUE,

ADMINISTRATION.

Tout ce qui concerne la
rédaction ainsi que la cor-
respondance se rattachant
aux abonnements, envoi
d'argent, annonces,
impressions, &c., &c.
doit être adressé à
Mr. l'ADMINISTRATEUR
du *Foyer Domestique*, à Ottawa,
franc de port.

Journal Religieux, Littéraire, Historique, Agricole et de Tempérance.

Rédigé par un Comité d'Écrivains Catholiques.

Collaboration.

CÉLÉBRATION
DU
25^e ANNIVERSAIRE

DE LA

Fondation de l'Institut Canadien-Français
d'Ottawa.

(Suite.)

Discours de M. Chauveau.

Le discours que prononça M. Chau-
veau a été la pièce de résistance de la
soirée. Il a produit un grand effet, qui
s'est traduit à maintes reprises par des
applaudissements prolongés :

M. le Président de l'Institut,

Milord, Milady, Monseigneur,

Mesdames et Messieurs,

Les grands hommes qui ont découvert et
colonisé notre pays comme autrefois César
ont fait l'histoire de leurs voyages, de
leurs combats, de leurs conquêtes. Comme
le vainqueur des Gauls, Jacques-Cartier
et Champlain nous ont laissé leurs com-
mentaires écrits dans le style simple, éner-
gique et naïf de leurs époques respectives ;
Jacques-Cartier dans la langue de Rabelais,
Champlain dans celle de Montaigne et de
Saint-François de Sales.

Avec quel plaisir ne lit-on pas encore
aujourd'hui ces glorieuses chroniques où
se trouve en germe la future grandeur de
notre pays, où brille l'aurore de cette par-
tie de notre histoire que lord Elgin a si
bien caractérisée en l'appelant l'âge héroï-
que du Canada !

Chacun des endroits devenus célèbres
depuis, où se livrèrent maints combats, où
s'élèvent aujourd'hui nos grandes villes,
où ont existé ces nombreuses forteresses
que la main du temps et l'incurie des hom-
mes ont presque toutes détruites ; chacun
de ces endroits a été décrit et comme mar-
qué d'avance d'un sceau prophétique dans
le récit des voyageurs, des guerriers, des
missionnaires qui ont été nos premiers
écrivains, nos premiers historiens, et qui
auraient pu mettre pour épigraphes à leurs
livres : " *Quorum pars magna fui.*"

Or il se trouve que Champlain, dans la
relation du voyage qu'il eut la hardiesse
de faire en 1613, c'est-à-dire il y a deux
cent soixante et quatre années, jusqu'au
lac des Allumettes, à la recherche de la
grande mer du Nord, a parfaitement dé-
crit l'endroit où s'élève aujourd'hui la ca-
pitale de la Confédération canadienne.

Rien n'y manque, ni la rivière qui vient
du Nord, ni celle qui vient du Sud et qui,
à son entrée, fait une chute d'eau admi-
rable et qui toutes deux se jettent dans la
grande rivière à l'endroit où se trouve un
promontoire et une autre grande chute
d'eau au bas d'une quantité de petites îles,
chute qui, ajoute-t-il, "tombe avec une telle
impétuosité qu'il s'y est creusé par suc-
cession de temps un large et profond bassin,
si bien que l'eau courant là dedans circu-
lairement et au milieu y faisant de gros
bouillons a fait que les sauvages l'appel-
lent *Asticou*, qui veut dire *Chaudière*."

Puis il décrit la cérémonie que les sau-
vages se croyaient obligés de faire dans ce
lieu, leurs chants, leurs danses au pied de
la grande chute, le sacrifice qu'ils offraient
au génie de cet endroit, dont la beauté, la
majesté, la sublimité frappaient d'une su-
perstitieuse terreur ces âmes incultes et
naïves.

Longtemps, longtemps encore après
Champlain, les échos de l'Ottawa ne répète-
rent que le bruit de ses dangereux rapi-
des, de ses chutes imposantes, que le cri de
guerre de l'Indien, que les chants de nos
hardis voyageurs.

Puis, après avoir porté sur ses côtes les riches dépouilles des animaux sauvages, ces fourrures que l'on échangeait contre l'eau de vie et les armes à feu, il porta bientôt et les chênes et les pins géants élevés à nos forêts vierges.

Au commencement de notre siècle, à peu près deux cents ans après la première description de l'Ottawa donnée par Champlain, il n'y avait encore qu'une petite bourgade à l'endroit où devait s'élever Bytown.

Plus tard, une ville bien petite et bien modeste est fondée par l'homme entreprenant et intelligent, à qui nous devons le canal du Rideau. Quelques marchands, quelques ouvriers, quelques soldats, formèrent la population, à laquelle s'ajoutèrent de temps à autre les troupes bruyantes de nos voyageurs et de nos forestiers.

Puis, un jour, la petite ville changea le nom de son fondateur pour celui du fleuve qui coule à ses pieds, et devint la capitale d'une bonne moitié de l'Amérique du Nord.

En adressant la parole aux membres de l'Institut Canadien-Français d'Ottawa, il m'est impossible de ne pas songer qu'ils renouvellent aujourd'hui, dans une certaine mesure, la prise de possession qui fut faite, il y a si longtemps, de ce promontoire, de ce site, qui ne le cède en beauté qu'à un seul autre en Amérique, celui de la ville fondée par Champlain lui-même sur les bords du Saint-Laurent.

Non pas qu'aujourd'hui ce site, cette ville, ce vaste territoire doivent appartenir à eux seuls, non pas qu'ils doivent voir avec jalousie ceux d'une autre race, d'une autre langue, d'une autre religion qui, pénétrant presque de suite après la conquête dans l'intérieur du pays, y ont fondé cette grande et puissante province d'Ontario; mais bien parce que au centre de la Confédération, sur les confins des deux provinces les plus importantes, il leur convient d'affirmer l'existence et la vitalité de leur nationalité, et parce qu'ils ne sauraient le faire d'une manière plus heureuse et plus inoffensive qu'en élevant ce nouveau sanctuaire aux lettres françaises sur la rive sud de l'Outaouais.

Déjà de nombreux monuments, églises, collèges, couvents, hôpitaux, écoles, de toutes sortes se sont groupés comme par enchantement autour des magnifiques édifices qui font l'orgueil de notre nouvelle puissance; déjà nos compatriotes ont pris dans le commerce, dans l'industrie, dans la politique de la nouvelle capitale, dans la colonisation des deux rives de l'Ottawa, une part importante; ils consacrent aujourd'hui tous ces progrès, ils complètent leur organisation sociale en couronnant les travaux d'un groupe ardent, intelligent, et persévérant de jeunes littérateurs, en réalisant ce qui était depuis si longtemps le rêve de leur ambition si noble et si désintéressée.

Permettez-moi de vous le dire, Messieurs de l'Institut, vos progrès ont étonné les autres sociétés littéraires qui ont répondu à votre appel, et qui sont venues assister à votre triomphe tout en vous enviant votre succès. Elles se demandent comment avec si peu de ressources apparentes, avec tant d'obstacles à vaincre, comment au milieu de tant d'autres préoccupations, de tant de sujets de distraction, vous avez pu faire si bien et si vite un aussi grand travail.

La réponse est facile: elle se trouve dans trois mots qui mériteraient d'être votre devise: union, dévouement, persévérance.

L'union vous a permis de concentrer vos efforts, de les diriger vers un même but.

Que de choses du même genre ont été tentées ailleurs et qui n'ont pas pu réussir ou qui après avoir eu un commencement, un semblant de succès, sont tombées, ont disparu parce que l'on a éparpillé ses forces, parce que l'on s'est défié les uns des autres, parce que l'on a cherché à aggraver les dissentiments résultant des tendances de l'esprit humain qui ne sauraient en toutes choses être les mêmes.

N'est-ce pas assez, Messieurs, que de revendiquer une même origine, que de parler une même langue, que de croire aux mêmes dogmes, que d'aimer de tout notre cœur une même et noble patrie, faut-il parce que les uns auront quelque préférence pour une école littéraire ou politique, d'autres pour une autre, se diviser et laisser incomplet le monument élevé au prix de tant de peines et de sacrifices?

Pour vous tenir ainsi unis que de générosité mutuelle, que de délicates attentions, que d'ingénieuses précautions il a fallu que vous apportiez constamment les uns envers les autres! Se ménager, se concilier, se combattre même sans se blesser, que cela est difficile et cependant que cela est essentiel! La condescendance, le bon vouloir réciproque, ce n'est rien en apparence; c'est tout en réalité.

Du reste, ce sujet est un de ceux sur lesquels il faut glisser et ne pas appuyer. Le silence, la discrétion sont les plus sûres garanties de la paix et de la concorde. Je me hâte donc de passer au second talisman qui a contribué à vos merveilleux succès.

Le dévouement! Oh, me dira-t-on, le dévouement envers les choses de l'art, de la science, de la littérature, cela est bien facile, cela va de soi-même pour peu que l'on ait l'esprit bien fait et le cœur bien placé. Qu'y a-t-il de plus fascinateur que l'éloquence et la poésie? De plus enivrant que la musique, de plus absorbant que les sciences morales et politiques, de plus intéressant que les recherches historiques et scientifiques?

Cela est vrai, Messieurs, une fois que l'on s'y est livré. La chose pour un grand

nombre d'entre vous paraît heureusement toute naturelle.

Mais regardez autour de vous, écoutez les bruits qui s'élèvent de toutes parts. Écoutez,—vous le pouvez sans danger—Écoutez un instant les voix impérieuses et tumultueuses qui poussent tant de jeunes gens soit vers les labours asservissants de la cupidité, soit vers l'amour effréné des jouissances grossières, et dites-moi s'il n'y a pas quelque mérite à passer la tête haute et le cœur libre entre ces deux écueils de la société moderne ?

N'y a-t-il pas à notre époque et sur notre continent comme un culte de la fortune, comme une réprobation dédaigneuse de tout ce qui ne rapporte pas un profit matériel immédiat ?

Et pour le fouler aux pieds ce culte, pour la braver cette réprobation froide, et pour bien dire silencieuse, pour consacrer malgré cela des heures et des journées à la culture purement littéraire, philosophique ou artistique de son intelligence ; pour tenter de propager ces goûts autour de soi, eh ! bien, il faut du dévouement ! Ceux-là le savent à qui l'on a souvent jeté avec dédain le titre de rêveurs ! Ceux-là le savent qui voulant le progrès intellectuel ont souvent entendu demander autour d'eux : A quoi tout cela sert-il ? Qu'est-ce que cela rapporte ?

Messieurs, vous le savez sans doute vous-même, vous avez dû vaincre bien des résistances, prêcher bien des incrédules, triompher de bien des hésitations avant d'en arriver où vous en êtes aujourd'hui.

Vous étiez peu nombreux dans le principe ; vous aviez peu de ressources ; en cela même peut-être a été le secret de votre force. Chacun de vous s'est dit que de toute nécessité la valeur devait suppléer au nombre, que ce n'était qu'en multipliant ses efforts qu'il atteindrait le but commun.

Vous vous êtes dit qu'il y avait dans une œuvre humble en apparence, d'une utilité douteuse aux yeux de quelques-uns, un grand résultat à obtenir, qu'il y avait à conquérir dans la Capitale du Canada, sur les confins d'une autre province un poste d'honneur pour notre race et notre langue.

Notre langue, Messieurs, ah ! quo de fois depuis plus d'un siècle a-t-on prédit qu'elle allait disparaître ! Que de fois on a voulu la proscrire ! Que de fois on nous a invité à l'abandonner, à la dédaigner pour une autre langue dont on ne nous vantait point l'incontestable beauté, mais que l'on nous présentait comme plus utile au point de vue de l'unique affaire qu'il y ait au monde, l'acquisition de la fortune.

Eh bien, à cela il n'y avait qu'une réponse à faire, c'était celle du philosophe à qui l'on niait le mouvement et qui le prouvait en marchant.

(A continuer.)

Histoire.

[Pour le Foyer Domestique.]

MÉMOIRE SUR LE CANADA,

Depuis son établissement jusqu'à nos jours

Par Stanislas Drapau.

Ire. PARTIE.

L'É CANADA

SOUS LA DOMINATION FRANÇAISE.

CHAPITRE IX.

1760.

(Suite.)

VII.



N avait cru en Europe que la prise de Québec marquerait la fin de la guerre d'Amérique. Il ne venait à l'idée de personne, —dit RAYNAL, — qu'une poignée de Français qui manquaient de tout, à qui la fortune même semblait interdire jusqu'à l'espérance, osassent songer à retarder une destinée inévitable.

« On ne connaissait pas leur courage, —ajoute GARNEAU,—leur dévouement et les glorieux combats qu'ils avaient livrés et qu'ils pouvaient livrer encore dans ces contrées lointaines où, oubliés du reste du monde, ils versaient généreusement leur sang pour leur pays.

« Malgré la perte de leur Capitale, —ajoute le même auteur,—que les Canadiens attribuèrent à la trahison, ces braves gens aussi français de cœur que s'ils avaient vécu au milieu de la France, ne désespérèrent point. Quoique Québec eût été détruit par le bombardement ; que les côtes de Beauport, l'Isle d'Orléans et trente-six lieues de pays établi sur la rive droite du fleuve, contenant dix-neuf paroisses, eussent

été incendiées ; que les habitants eussent perdu leurs vêtements, leurs meubles, leurs instruments d'agriculture, presque tous leurs chevaux et tous leurs bestiaux, et qu'ils fussent obligés en retournant sur leurs terres avec leurs femmes et leurs enfants de s'y cabaner à la façon des sauvages ; quoiqu'un grand nombre d'habitants de Québec et des campagnes, faute de vivres, se vissent dans la nécessité d'émigrer dans les districts ou *Gouvernements de Trois-Rivières* et de *Montréal* : les Canadiens ne parlèrent point de se rendre. Au contraire, ils demandèrent à marcher encore au combat ! C'était l'opiniâtreté Vendéenne ; c'était la détermination indomptable de cette race à laquelle appartient une partie des Canadiens, et dont Napoléon appréciait tant la bravoure, le caractère et le dévouement sans bornes."

En effet, M. de LÉVIS espérait encore, et avait résolu de continuer la guerre.

Il rassembla environ 7,000 hommes, soldats, milices et sauvages, et le 28 avril 1760 il partit avec son armée sur les hauteurs d'*Abraham*, théâtre de la lutte glorieuse mais fatale du 13 septembre de l'année précédente.

Le général MURRAY, de son côté, sortit de la ville avec six ou sept mille hommes et 22 canons, pour rencontrer son redoutable adversaire. (1)

Jamais une mêlée plus sanglante ne s'était engagée dans la colonie ; jamais on n'avait vu de si furieuses charges à la baïonnette. Les deux armées étaient à peu près en nombre égal. L'on voyait les milices canadiennes charger leurs armes couchées, se relever après les décharges de l'ennemi, et fusiller les canoniers sur leurs pièces. Ce fut une

(1) Dès le 24 avril, toute la population, hommes, femmes et enfants, avaient dû sortir de la ville. Le spectacle de ces pauvres gens obligés de laisser leurs demeures, pour chercher un gîte et leur subsistance dans un pays saccagé de toutes parts, était déchirant sans doute. Cependant, quand on l'envisage sous ses différents points de vue, cette mesure ne paraît pas aussi cruelle. Elle n'avait pas seulement pour but d'empêcher les trahisons que les Anglais pouvaient raisonnablement craindre ; mais on était aussi à bout de vivres, et que fussent devenus ces malheureux, dans les éventualités d'un siège tant soit peu prolongé ? Ils avaient, ce semble, plus de chance de leur vie hors des murs, que dans une ville bloquée et sans provisions. (*Histoire des Ursulines de Québec*, 3e vol. p. 23.)

véritable boucherie ; la baïonnette devint à la fin la seule arme employée. Vers midi, après trois heures de combat, les Anglais étaient enfoncés, ayant huit cents hommes tués ou blessés, presque tous percés de coup de baïonnette. Les Français en avaient perdu sept cents (1), et ils n'avaient eu pourtant que trois pièces de canon à opposer aux vingt-deux pièces des Anglais.

Ce combat à mort se termina par la retraite précipitée du Général MURRAY, qui vaincu, écrasé, ayant perdu toute son artillerie, alla se renfermer dans la *Ville* avec les débris de son armée.

Cette seconde bataille d'*Abraham*, la dernière victoire que le drapeau Français devait remporter en Canada, coûta la vie à plus de quinze cents hommes, tant tués que blessés. Les blessés anglais furent transportés aux *Ursulines* et à l'*Hôtel-Dieu* ; et les Français, se trouvant hors des murs, transportèrent les leurs à l'*Hôpital-Général de N. D. des Anges*.

Une armistice de quelques heures fut conclue, afin de permettre à chaque armée de ramasser ses morts.

À la vue de ses cadavres encore palpitants :

On dit qu'en les voyant couchés sur la poussière, D'un respect douloureux frappé par tant d'exploits, Les Anglais, l'œil fixé sur leur face guerrière, Les regarda sans peur pour la première fois ! (2)

(A continuer.)

(1) On signale surtout l'incident du *Moulin Dumont*, où les *Grenadiers Français* se rencontrèrent avec les *Montagnards Écossais* : ce fut à qui se rendrait maître du Moulin ; les *Grenadiers*, la baïonnette à la main, entrant et forçant les *Montagnards* à se sauver par les fenêtres, et les *Montagnards* entrant à leur tour et expulsant les Français. Tel était l'acharnement des deux côtés que le moulin Dumont fut pris et repris au moins cinq fois : les officiers voyant que leurs troupes respectives étaient, de chaque côté, résolus de périr plutôt que de céder, rappelèrent le peu d'hommes qui avaient échappé au carnage.

Dans ce revers, le général MURRAY a été jugé presque de la même manière que le Marquis de MONTCALM. On lui reprocha, d'avoir, sans tenir compte de l'avantage de sa position sur les hauteurs de *St. Foye*, risqué ses troupes contre la vaillante armée du Général de LÉVIS. (*Histoire des Ursulines de Québec*.)

(2) Casimiro de LAVIGNE.



LE FOYER DOMESTIQUE

Ottawa, Jeudi, 31 Janvier 1878.

Les deux Autorités parallèles ou l'Eglise libre dans l'Etat libre.

(Traduit de la "Civiltà Cattolica" pour le
Foyer Domestique.)

II

Le lecteur intelligent a déjà pu, par les simples notes intercalées par nous dans le texte de Cassani, comprendre toute la fausseté de sa thèse. Néanmoins il sera utile de développer un peu plus au long les équivoques sur lesquelles il l'appuie.

Et d'abord, toute l'argumentation de l'écrivain consiste à mêler ensemble l'idée de distinction et celle de séparation, l'idée de subordination et celle de confusion. Si nous le dépouillons de son vêtement d'emprunt, nous trouvons que son argument se réduit à ceci : on ne peut dire des deux sociétés que l'une est dans l'autre, parce qu'elles sont essentiellement distinctes. Les deux sociétés doivent marcher parallèlement, parce qu'autrement elles se confondraient. C'est comme si l'on disait : il est impossible qu'un liquide soit contenu dans un vase, parce que l'un est essentiellement distinct de l'autre ; et il est impossible que l'art de fabriquer les navires soit subordonné à la science de la navigation, parce que autrement ces deux choses arriveraient à se confondre. Mais le seul bon sens suffit à faire comprendre l'extravagance d'un pareil raisonnement.

Deux choses peuvent être distinctes sans qu'il s'ensuive que l'une ne puisse être dans l'autre, ou comme le contenu dans le contenant, ou comme la partie dans le tout, ou comme le moyen dans la fin. Or précisément l'Etat est dans l'Eglise de chacune de ces trois manières.

Quand un Etat se convertit à la foi, il ne faudrait pas croire que c'est lui

qui reçoit l'Eglise. Non, tout au contraire, c'est l'Eglise qui reçoit l'Etat.

Le Christ, souverain de l'univers : (*Data est mihi omnis potestas in caelo et in terrâ*) a institué l'Eglise comme société universelle. Voilà pourquoi, dès sa naissance, elle posséda de droit toutes les nations : l'Eglise, en effet, est le royaume du Christ (*regnum meum*) et le royaume du Christ comprend le monde entier : *Je te donnerai les nations pour héritage et j'étendrai ton empire jusqu'aux confins de la terre*. L'Eglise n'a d'autre devoir que de faire valoir ce droit en s'aggrégeant les nations et en les conquérant, non par les armes matérielles, mais par le glaive de la prédication. Telle est sa mission, voulue et imposée par le Christ. Après avoir dit qu'il avait reçu toute puissance au Ciel et sur la terre, il ajouta : *Allez donc, enseignez toutes les nations*. Et ailleurs : *Allez dans le monde entier, prêcher l'Evangile à toute créature*. Les individus, les peuples, les nations, les Etats qui prêtent une oreille docile à cette prédication, sont reçus par l'Eglise. *Il lèvera l'étendard au milieu des nations, et rassemblera des quatre vents du ciel les dispersés de Juda*. C'est pour cela, comme nous l'avons dit, que cette divine société est appelée Eglise, c'est-à-dire Congrégation d'appelés. Or l'appelé est reçu par celui qui appelle, et non celui-ci par celui-là.

D'où il suit que chaque Etat est par rapport à l'Eglise ce qu'est la partie par rapport au tout. Tout Etat est renfermé dans certaines limites. L'Eglise n'a pas de limites. Elle embrasse toute la terre dans le cercle de ses droits. Par conséquent ses limites ne sauraient être confinées dans les bornes d'un Etat. Comme la famille se compose d'individus et l'Etat de familles ; de même l'Eglise se compose d'Etats. C'est pourquoi on dit très-justement que l'Etat est dans l'Eglise et non l'Eglise dans l'Etat : le moins est dans le plus et non le plus dans le moins. Vous ne dites pas que l'Europe est en Italie, mais que l'Italie est dans l'Europe.

Enfin, l'Etat est dans l'Eglise, comme le moyen dans la fin. Si la vie présente est une préparation à la vie future, sans aucun doute, le bonheur terrestre auquel tend l'Etat, ne sera un bien pour l'homme qu'à la condition de conduire à la félicité céleste à

VA MON VAISSEAU.

MELODIE.

PAROLES DE
CLÉMENT MICHAELS.

MUSIQUE DE
L. STREABBOG.

Allegretto.

CHANT.

Va, mon vaisseau! — fran-

PIANO.

chis la plaine a - mè - re! Ra - - mè-ne moi - -

rall. vers le toit de ma mè - re, *a tempo animato.* Là m'at-tend le bon -

rall. *p*

heurl — Sur l'o - cé - an qui rou - - le

rall.

Son é - cu - man - te hou - le, Pro - tè - ge moi, Sei - gneur !—

f *suivez*

The musical score consists of three systems. The first system features a vocal line in G major with lyrics 'heurl — Sur l'o - cé - an qui rou - - le'. The piano accompaniment is in 2/4 time, with a rhythmic pattern of eighth and sixteenth notes. The second system begins with a 'rall.' (rallentando) marking and contains the lyrics 'Son é - cu - man - te hou - le, Pro - tè - ge moi, Sei - gneur !—'. The piano part continues with a similar rhythmic pattern. The third system starts with a forte 'f' dynamic and the instruction 'suivez' (follow), with the piano part playing a more active eighth-note accompaniment.

I.

Va, mon vaisseau! franchis la plaine amère,
 Ramène-moi vers le toit de ma mère,
 Là m'attend le bonheur!
 Sur l'océan, qui roule
 Son écumante houle,
 Protège-moi, Seigneur!

II.

J'aime à revoir le sol de ma patrie:
 Du gai printemps, c'est la terre chérie!
 Là m'attend le bonheur!
 Sur l'océan, qui roule
 Son écumante houle,
 Protège-moi, Seigneur!

III.

Au loin, là-bas, l'espoir riant m'appelle:
 De mon pays, je suis l'enfant fidèle;
 Là m'attend le bonheur!
 Sur l'océan qui roule
 Son écumante houle,
 Protège-moi, Seigneur!

laquelle l'Eglise le guide. Le bien donc de l'Eglise est le but et la règle du bien de l'Etat. Et c'est pour cette raison que St. Léon-le-Grand écrivait à l'empereur Léon : " Tu dois considérer sans cesse que la puissance royale t'a été donnée non-seulement pour gouverner le monde, mais encore et surtout pour protéger l'Eglise."

Et St. Grégoire-le-Grand à l'empereur Maurice : " Si la puissance universelle a été donnée par le Ciel à la piété des Empereurs, c'est afin qu'ils soutiennent ceux qui veulent le bien, qu'ils aplanissent la voie du Ciel, et qu'ils rendent le royaume terrestre le serviteur du royaume céleste."

Or le moyen est moralement dans la fin et non la fin dans le moyen. (*Communiqué*).

Revue de la Semaine.

En Crimée, il y a vingt-deux ans, la Turquie, l'Angleterre, la France et l'Italie, se sont donné la peine de détruire une bicoque appelée Sébastopol, pour empêcher la Russie de faire des fanfaronnades sur la mer Noire, en vue des faubourgs de Constantinople.

Il s'est dépensé à ce jeu des milliards de francs,—et ce qu'il a été tué de pauvres diables qui ne demandaient qu'à mourir dans leur lit est incalculable. Le tout n'a servi à rien. Il a fallu recommencer la partie; elle vient d'être gagnée encore une fois, mais pas par les premiers vainqueurs.

La guerre est finie. Le Turc est refoulé dans l'Orient, d'où il était sorti depuis plus de quatre siècles. Cela se fait au bénéfice du Russe, qui est une autre espèce de Turc, quoiqu'on se plaise à le traiter en chrétien.

Le Russe a des navires dans la mer Noire. Il arrache le privilège de les faire sortir ou rentrer à la Méditerranée, passant par le Bosphore, la petite mer de Marmora et les Dardanelles, par conséquent sous les murs de Constantinople et de Galipolli, mais comme il se trouve que cette dernière ville a une importance militaire et peut commander le goulot tout autant et mieux que Constantinople, le Russe veut y mettre garnison, c'est ce qui occupe en ce moment la diplomatie de l'Europe, surtout l'Angleterre. On aura beau

tourner et retourner les cartes, le plus fort dictera la loi. C'est la mode.

De part et d'autre, durant cette guerre, on a bien massacré cent cinquante mille hommes. Mais c'est le czar qui est content !

Le colosse russe,—il mérite plus que jamais cette épithète flatteuse,—prend un bon morceau de l'Europe. Il pousse une pointe extra en Asie. L'Inde anglaise est à sa porte. De là les inquiétudes de Londres, la résignation de quelques ministres influents, le malaise que l'on respire.

C'est pourtant à Berlin que se trouve le pivot sur lequel tournent les événements. Bismark a promis au Russe que s'il sortait vainqueur du conflit, personne ne troublerait sa digestion. En conséquence, tandis que l'homme du nord dépece les pays du soleil, l'armée prussienne se tient prête à barrer le chemin de ceux qui voudraient porter secours au sultan.

Et l'Angleterre constate, avec un certain frisson, qu'elle est seule, et que seule elle ne peut rien. La France, son "alliée", se souvient d'avoir été laissée seule en 1870; elle s'arrange pour se passer des autres à l'avenir.

Un correspondant du *Canadien*, qui ne sait pas avouer son nom, s'élève contre une partie de ce que j'ai dit de *Tribord et Babord*; il signale surtout les incorrections de langage de Mr. Faucher.

La jalousie, doublée de la lâcheté qui se cache, ne mérite aucune réponse. Cependant, je vais faire une tentative : peut-être le chat sortira-t-il du sac. Quelle race odieuse que celle des correspondants anonymes ! Depuis dix-huit ans, je me suis toujours tenu à découvert, tandis que ceux qui m'ont attaqué avaient le soin de se ranger dans l'ombre, et l'on devine ce que peut dire un homme qui a ce "courage."

Il n'est pas vrai que j'aie affirmé que le dernier livre de Mr. Faucher est spécialement bien écrit. J'ai dit que cet auteur sait écrire, et qu'il est l'un des plus châtiés parmi nous; ses ouvrages le prouvent.

Qui osera soutenir le contraire? Parmi les gens qui ne se cachent pas, en est-il beaucoup qui pourraient lutter contre Mr. Faucher sous ce rapport? Ce qui ne l'empêche pas d'être encore fautif.

Nous écrivons tous mal,—du moment surtout où un esprit maladif ou chagrin veut écheniller nos écrits. Nous produisons des choses aussi énormes que les écrivains de la France eux-mêmes. Sur cent volumes apportés de Paris par le commerce, il y en a quatre-vingt dix-huit qui sont criblés de fautes de langue et de grammaire en général. Pourtant ces auteurs vivent de leur plume, ils sont sensés savoir écrire. Ici, nous travaillons pour l'amour de Dieu et du pays. Pardonnez-nous nos offenses. Quand vous payerez, vous aurez de la littérature pour votre argent. En attendant, gardez votre fiel et ne vous cachez pas.

J'ai eu occasion en divers temps, de parler d'une trentaine de volumes, et je n'ai jamais oublié de signaler le principal défaut de chacun d'eux. C'est assez pénible, quand on songe que l'on s'expose à froisser des personnes qui ont travaillé par devoir religieux et national. La seule faute que je pardonne régulièrement est celle du langage. Tout monstrueux que cela paraisse, je n'en rougis pas. Ceux qui déblaient notre histoire, qui font connaître notre passé, qui étudient des questions nouvelles, accomplissent assez, par cela même, pour que l'on n'exige rien de plus. Il viendra des écrivains, des hommes du métier, qui prendront ces travaux tous préparés et qui les feront passer, sous leur nom, à la postérité. C'est la marche ordinaire de ces entreprises. Donc, soyons indulgents pour les pionniers.

Ceux qui sont difficiles et qui se plaignent tout haut, ont coutume de ne rien faire pour la cause dont il semblent se constituer les champions. Si le correspondant du *Canadien* sort des limbes, nous verrons qu'il est l'un de ceux-là.

Parceque j'ai dit que la profusion des termes de marine, dans *Tribord et Babord*, dépare ce livre, le correspondant s'étonne que j'aie osé prétendre qu'il se lit fort bien. En voilà une subtilité! Vous avez donc bien besoin de dire du mal de quelqu'un puisque vous vous mettez à "fendre des cheveux." Tout le monde a sous la main des livres qui se lisent avec entraînement et qui sont remplis de fautes très-graves, de même qu'il en existe qui sont très-corrects et assommants. Faut-il vous apprendre des choses aussi élémentaires.—B. SULTE.

Aux MM. du Clergé.

On nous prie de reproduire les documents suivants arrivés de Rome après la publication de l'*Ordo*.

In festo S. Francisci Salesii, Episcopi, conf. et Eccl. Doctoris.

Additio ad Ellogium Marty, ologii romani, quinto Kalendas januarii.

Post verba "Annesium translatum fuit" addantur sequentia Quem Pius Nonus, ex Sacrorum Rituum Congregationis consulto, Universalis Ecclesiæ Doctorem declaravit.

Additio ad Lectionem VIIm.—Post verba "Vigesima nona januarii" addantur sequentia—et a Summo Pontifice Pio Nono, ex Sacrorum Rituum Congregationis consulto, Universalis Ecclesiæ Doctor fuit declaratus.

Lectiones tertii Nocturni sumuntur De Communi Doctorum: "Vos estis sal terræ"...*Ostendit, etc.*

La Gazette des Familles.

Nous adressons à MM. les Agents du *Foyer Domestique* les trois premiers numéros de la *Gazette des Familles* de la nouvelle année, dans l'espoir qu'ils pourront rendre service à cette Publication, spécialement recommandée par NN. SS. les Evêques de la Province ecclésiastique de Québec, en la répandant dans les familles par leur influence et leurs soins.

Les matières insérées dans la *Gazette des Familles* forment une variété de sujets fort précieux, et tout à fait propre à l'instruction religieuse et morale des familles canadiennes-françaises du pays.

Nous remercions cordialement toutes les personnes qui ont bien voulu aider à la propagation de cette feuille jusqu'à ce jour, et nous espérons qu'elles continueront d'accorder leur puissant patronage à cette œuvre, en aidant et facilitant les opérations des Agents qui accepteront cette patriotique mission de propager la *Gazette des Familles* au sein de la population catholique des divers diocèses de la Province de Québec.

La rédaction et l'Administration de cette feuille étant complètement séparées de celles du *Foyer Domestique*, la correspondance devra se faire dans les

conditions voulues, et telle que mentionnée dans chacune des deux Publications sus-mentionnées.

L'ADMINISTRATION.

N. B. Nous mettons des exemplaires de ces deux publications à la disposition des Agents, pour propagande, quand cela nous est demandé.

Agents-Voyageurs.

On demande immédiatement 10 à 12 Agents spéciaux pour parcourir les paroisses des divers Comtés de la Province de Québec, dans le but d'obtenir des abonnés pour le *Foyer Domestique* et des souscripteurs à l'*Histoire des Institutions Charitables du Canada*, actuellement en voie de publication.

Il y aura dix à douze circonscriptions formées de trois ou quatre Comtés chacune, pour chacun des Agents demandés.

Pour les conditions, s'adresser par lettre à M. l'Administrateur du *Foyer Domestique*, à Ottawa.

Une Commission libérale sera accordée aux Agents-Voyageurs, et on exigera des recommandations, soit de MM. les Curés ou autres personnes connues.

N. B.—Des numéros extras du *Foyer Domestique* sont adressés aux Agents pour propagande, quand ils nous sont demandés.

N.-D. de Lourdes de Mégantic.

Sur les bords de la rivière Bécancour, dans la partie nord-ouest du comté de Mégantic qui touche au comté de Lotbinière,—on a longtemps appelé cet endroit "Augmentation de Somerset,"—s'élève maintenant, au centre d'une quarantaine d'habitations, une fort jolie Chapelle, dédiée à N. D. de Lourdes. Cette chapelle, susceptible d'agrandissement, lorsque *Lourdes* sera devenue plus considérable, mesure 52 pieds sur 36. Elle est solide et élégante à la fois, et le clocher qui la surmonte est presque magnifique. Il a été payé par la paroisse de St. Calixte de Somerset. Il brille au loin, mais il est encore muet; qui sait si, un jour ou l'autre, la cloche qu'il est tout prêt à recevoir ne lui sera pas offerte par quelque personne généreuse, dévouée et reconnaissante envers N.-D. de Lourdes.

Le Rév. M. Dubé, curé de Ste. Julie, qui dessert la mission de Lourdes, te-

nait à ce que les travaux de la nouvelle construction fussent terminés à temps, pour que la bénédiction de cet humble temple du Seigneur eût lieu pendant l'octave de l'Immaculée-Conception. Ce légitime désir fut accompli, et, mardi de la semaine dernière, le 11 du courant,—date que les colons de Lourdes n'oublieront jamais—M. Laliberté, aumônier de l'Archevêché, assisté de M. le curé de Ste. Julie, et du Rév. M. Julien, curé de St. Louis de Brandford, bénissait solennellement la nouvelle chapelle, en présence de tous les habitants de l'endroit. Avec quel pieux empressement ces braves gens vinrent, malgré le déplorable état des chemins, prendre part à cette fête pleine de joie et d'espérance pour eux! On chanta une grand'messe, pour laquelle le chœur de Ste. Julie avait prêté ses meilleures voix. Les chants sacrés de l'Eglise retentissaient pour la première fois en ces lieux. M. Dubé officia, et M. Laliberté donna l'instruction de circonstance, ayant pris pour texte ces paroles de la Genèse; "C'est ici la maison de Dieu et la porte du ciel." Il fut écouté avec le plus religieux recueillement. L'émotion fut surtout bien vive dans l'humble auditoire lorsque, à la fin de son instruction, M. Laliberté félicita la nouvelle mission d'avoir pour patronne et protectrice puissante la Vierge Immaculée, invoquée sous le beau titre de N. D. de Lourdes, et qu'il fit part des impressions douces et profondes qu'il éprouva auprès de la merveilleuse grotte de Lourdes lors de son récent voyage en France, ainsi que des prodiges sans nombre qui s'y opèrent.

N.-D. de Lourdes de Mégantic est une très-pauvre mission. La Chapelle n'a été construite qu'avec les secours de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, quelques dons particuliers, et la bonne volonté des colons. Elle est à peine pourvue des choses les plus rigoureusement nécessaires au culte, et elle est considérablement endettée. Que les âmes qui aiment N.-D. de Lourdes aient donc, dans leurs charités, un petit souvenir tout spécial pour la pauvre chapelle! Bien des fois la Mère Immaculée de notre divin Sauveur a répandu parmi nous des faveurs abondantes et précieuses; un moyen bien agréable et très-facile de lui en témoigner notre reconnaissance serait de déposer aux pieds de la Vierge de Lourdes de Mé-

gantie une obole donnée de bon cœur. M. le curé de Ste. Julie et M. Laliberté de l'Archevêché, recevront avec la plus sincère gratitude les offrandes, quelques minimes qu'elles soient, qui leur seront confiées pour le pauvre sanctuaire. Puisse cet appel être entendu d'un grand nombre ! La charité n'appauvrit pas ; elle nous amènera des jours meilleurs.

La Charité, s'il vous Plait.

S'il est une époque où cet appel doit être écouté, dit le *Journal d'Arthabaska*, — c'est bien le commencement de l'année, au milieu des épanchements du cœur, des démonstrations de bienveillance et d'amitié qui éclatent de toutes parts.

Plus les temps sont durs, plus le travail et l'argent sont rares, plus on doit penser à ceux qui souffrent. Il y a des gens qui donnent lorsqu'ils ne savent trop que faire de leur argent ; mais, sont-ils un peu plus gênés que d'habitude, ils ferment leur mains, ils oublient que, lorsqu'ils n'ont pas le superflu, des centaines de familles manquent du nécessaire.

"Je n'ai pas les moyens de donner." entend-on dire souvent, et cependant, ceux qui parlent ainsi ont des tables chargées de mets, et dépensent, en choses inutiles, souvent nuisibles, ce qui suffirait à faire vivre des familles entières.

Quelques verres de boisson, quelques cigares de moins, ils en seraient mieux, et de pauvres femmes, de pauvres enfants auraient du pain.

De tous les préceptes, le plus sacré, le plus indiscutable est celui de faire la charité ; on le trouve partout, et les hommes qui disputent sur tout, qui différent sur les choses les plus essentielles, les plus simples, sont forcés de s'entendre au sujet de ce précepte.

Mais il ne suffit pas de l'accepter, il faut le mettre en pratique dans toute son étendue, et il est évident, d'après l'Évangile et les paroles si souvent répétées de Jésus-Christ, que c'est le précepte au sujet duquel les jugements de Dieu seront le plus sévère.

Si chacun faisait ce qu'il doit faire, et se privait même pour donner dans les temps de misère, on ne verrait personne souffrir du froid et de la faim. La voix de ceux qui demandent du pain va jusqu'au ciel, et crie vengeance contre ceux qui ne l'écoutent pas.

"Il y a tant de mauvais pauvres," dit-on. Est-ce une raison pour laisser souffrir les bons ? Prétexte futile, subterfuge odieux !

S'agit-il d'une élection, on voit des gens souscrire des centaines de piastres ; leur demande-t-on quelque chose pour donner du pain à des centaines de familles, ils se plaignent, s'impatientent ils n'ont pas les moyens de le faire.

Parmi nous, catholiques, les bonnes œuvres à encourager ne manquent pas ; mais, dans les temps de misère, on doit, avant tout, donner aux pauvres : c'est le meilleur moyen d'être agréable à Dieu.

La Presse.

Le *Moniteur Acadien* s'exprime comme suit sur l'action de la Presse :

"La presse est la voix des peuples ; c'est un canon puissant dont le canon doit abattre à chaque coup ceux qui se trouvent à sa portée.

Nous disons que c'est un instrument puissant, c'est pourquoi les hommes de bien s'en servent pour répandre leurs doctrines bienfaisantes, et c'est pourquoi, aussi, des ennemis de l'ordre et de la vérité, par son intermédiaire réussissent à faire des prosélytes.

"Il est inutile de refuter les assertions relativement absurdes de quelques uns qui croient que parce qu'un individu agit ou écrit suivant ce qui paraît être ses convictions, il est libre de dire ou écrire ce qui lui passe par son cerveau fiévreux. Remarquons en passant qu'une conviction ne peut être ferme et inébranlable que lorsqu'elle repose sur des principes fermes, donc, celui qui n'a pas de principe se trouve dans l'impossibilité d'avoir des convictions. Mais l'on va nous demander ! qu'est-ce qu'un principe ? Nous répondons qu'un principe est une vérité incontestable, c'est une proposition prouvable et prouvée, positive et incontrovertible. Et ceux qui n'ont pas cette base nécessaire au support de leurs convictions sont des intrus dans le journalisme. Ceci est chose facile à comprendre, celui qui s'écarte de la vérité, du vrai et du juste, n'a pas le droit, non plus qu'il devrait avoir la jouissance, d'entrer dans la demeure de l'homme honnête. C'est pourquoi les journaux écrivains sans principes comme sans religion et sans Dieu, doivent être annis de la société, avant qu'ils puissent produire leurs effets délétères parmi ceux qui n'ont jamais prêté l'oreille à l'erreur.

Calendrier historique.

FÉVRIER.

- 1—Vendredi—St. Ignace. — Mort de Charlevoix, historien du Canada, en 1761.
- 2—Samedi—Purification.—Ouverture de l'École de Navigation, (le 1er février) à Québec, en 1875.
- 3—Dimanche—St. Blaise.—Mort de F. X. Garneau, historien du Canada, en 1866.
- 4—Lundi—St. André Corsini.—Publication du 1er numéro de la *Minerve*, à Montréal, en 1826.
- 5—Mardi—Ste. Agathe.—Grand tremblement de terre en Canada, en 1663.
- 6—Mercredi—St. Tite.—Mort du roi Charles II, en 1685.
- 7—Jeudi—St. Romuald.—Marie, reine d'Ecosse, décapitée, en 1587.
- 8—Vendredi—St. Jean de Matha.—Mort de Mgr. Guignes, 1er évêque d'Ottawa, en 1874.
- 9—Samedi—St. Raymond.—Abdication d'Amédée, roi d'Espagne, en 1874.

Faits Divers.

VISITE PASTORALE.—Sa Grandeur, Mgr. Duhamel, doit laisser la ville demain, vendredi, pour faire la visite d'une partie de son diocèse, durant le mois de février.

MGR. CONROY.—Son Excellence Mgr. Conroy, Délégué Apostolique, est actuellement aux Etats-Unis, accompagné par M. l'abbé Valois, d'Hochelega, dont les relations dans les hautes sphères du clergé des Etats-Unis ont sans doute motivé le choix de Son Excellence,

TEMPÉRANCE.—Sa Grandeur Mgr. McIntyre, évêque de Charlottetown, dans l'Île du Prince Edouard, a publié une Lettre Pastorale touchant la Tempérance, que nous insérerons dans l'un des prochains numéros du *Foyer Domestique*.

STE. ELIZABETH.—Cette paroisse, dit la *Gazette de Joliette*, possède maintenant un des plus beaux convents de ce District. La générosité des citoyens a permis aux Religieuses de la Providence de bâtir un édifice de 94 x 54 pieds, en pierre. Cette maison est chauffée au moyen de la vapeur et est approvisionnée d'eau au moyen de l'aqueduc construit, il y a quelques années dans cette paroisse. Ces améliorations font de cet établissement une maison de première classe. L'éducation y est donnée à plus de cent élèves par trois religieuses de la Providence.

ST. DENIS.—On trouve dans le *Courrier de St. Hyacinthe* les renseignements suivants sur cette paroisse :

“Depuis plusieurs années, St. Denis a l'avantage d'avoir un couvent sous la direc-

tion intelligente des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame—Comme édifice, ce couvent est certainement une des constructions les plus élégantes et offrant le plus de confort qu'on puisse rencontrer à la campagne. L'extérieur répond à l'intérieur et on voit qu'une main entendue a présidé à sa confection. Deux autres maisons importantes ont été construites depuis un an. Par son testament, M. le G. V. Demers, dont la mémoire est si chère à la population de St. Denis, avait cédé la plus grande partie de sa fortune, environ \$30,000, pour fonder un hôpital et une institution d'éducation dans la paroisse qu'il avait si longtemps desservie. Son successeur, M. le chanoine O'Donnell, a été l'homme choisi par la providence pour accomplir ce désir du vénéré fondateur et il l'a fait avec cet esprit de discernement et ces vues larges et élevées qui le distinguent. L'hôpital, forte construction en brique à trois étages, est déjà habité par les Révérendes Sœurs Grises, détachées de la maison-mère à St. Hyacinthe.

“Ce qui frappe aussi la vue est la bâtisse destinée à l'instruction des garçons. Construite en brique, sur un plateau, elle a 80 pieds de long par 47 de large, possède trois étages, outre un toit-mansarde, ce qui forme en réalité quatre étages complets. La couverture est en ardoise et zinc et une jolie tonnelle orne la façade. L'appareil de chauffage, importé de New-York, est à la fois simple et économique. Les salles sont spacieuses, haute et bien éclairées; les dortoirs, hauts de 11 pieds, sont munis, comme du reste toutes les salles, de ventilateurs, et rien n'a été épargné pour rendre le séjour de cette maison sain et agréable. Cette magnifique bâtisse coûte au delà de \$15,000. A l'automne, les Frères de l'instruction chrétienne, spécialement mandé d'Europe par Mgr. de St. Hyacinthe, prendront la direction de la maison pour se dévouer à l'instruction de la jeunesse. Le village de St. Denis a lieu de se féliciter de ses institutions, comme du zèle intelligent qu'à déployé son vénérable curé, et il peut se considérer comme un des endroits les plus favorisés de la province de Québec.”

CLUB LITTÉRAIRE.—Les jeunes gens instruits de Rimouski viennent de fonder un Club littéraire.

VICTOR EMMANUEL.—La famille de Victor-Emmanuel, dont nous annonçons la mort, il y a quelque temps, se compose de quatre enfants, comme suit :

Le prince Humbert, maintenant roi d'Italie, né le 14 mars 1844 ;

Le prince Amédée, duc d'Aoste, né en 1845, roi d'Espagne de décembre à février 1873 ;

La princesse Clotilde, née en 1843, mariée en 1859 au prince Napoléon ;

La princesse Marie-Pie, née en 1847, et mariée en 1862 à Louis Ier, roi de Portugal.